

L'Ithaque d'André Le Bozec

Il est bien des manières d'être collectionneur. Il en est une particulière : constituer un ensemble où faire grandir, par la méditation sur un microcosme, la conscience de la diversité du monde et de sa possible unité.

Méthode humaniste, s'il en est, qui semble désuète en une époque de l'impensable unité. Elaborée par un instinct raisonné, pourrait-on dire, et dont la pertinence est à la hauteur du discernement que le temps a permis à l'homme de se forger sur les artistes qu'il découvrait ou connaissait mieux, et avant tout sur lui-même, la collection d'André Le Bozec s'est constituée à tâtons depuis quarante ans.

Théâtre d'un monde possiblement sans fin, son œuvre n'a cessé de tendre à une totalité, par essence ouverte et en évolution, mais dont la composition illustre les exigences de l'Art Construit qu'il aime : rigueur technique, géométrie et sensibilité. Sans frontière de support, de notoriété ou de nationalité, et pour règle l'émotion seule, André Le Bozec a fait son apprentissage patient de la fréquentation et du rassemblement d'artistes vivants et morts – tous construits : cela reste sa ligne directrice.

Une part importante de cette collection a été donnée au musée de Cambrai. Cette donation n'arrête pas son œuvre. Il se consacre désormais à ses favoris et montre quelques-uns des artistes de la collection qu'il poursuit: Guy de Lussigny, Hans Steinbrenner, madé, Alan Reynolds, Hartmut Böhm, Imre Kocsis, Andreas Brandt, Jan Meyer-Rogge, Douglas Allsop, Friedhelm Tschentscher.

C'est le privilège de l'écumeur de galeries et d'ateliers, comme celui du voyageur, que de choisir pour son île intérieure les artistes dont il ne veut se déprendre, et de manifester ainsi les facettes de sa sensibilité.

Il aura fallu passer par les autres et se risquer avec la multitude. La tentation et l'exaltation de l'aventure d'abord, qui ramène à l'épure, à ce qui tient sa force du travail d'arasement accompli par les enthousiasmes, les déceptions et les retrouvailles.

Ithaque, écrit Constantin Cavafis, t'a offert ce beau voyage./ Sans elle tu n'aurais pas pris la route./ Elle n'a rien de plus à t'apporter.

L'Ithaque d'André Le Bozec n'existait pas, il l'a inventée. Il avait besoin de découvrir de nouveaux artistes, de nouvelles œuvres ; certains ne parlaient pas à sa sensibilité, d'autres, connus trop tard, étaient financièrement hors de portée : Agnes Martin, Bridget Riley ou certains Albers, pour ne citer que quelques-uns.

De choix et de renoncements, il a fait cette île qu'il présente au musée Matisse et aime à décrire : horizon où l'on prend conscience du relief et où l'on mesure la grandeur de certains. Il aura fallu l'inventaire de ce qu'il possédait, au moment de la donation au musée de Cambrai, pour mieux voir les artistes essentiels à ses yeux. Effet du temps sur le discernement aussi, qui abrase les engouements, rectifie les approximations ou confirme les rencontres fortes, les intuitions précoces.

Comme tant de collectionneurs, André Le Bozec a gardé sa collection dans des placards pendant de nombreuses années. Des œuvres étaient montrées aux proches, quelques-unes rares accrochées, la plupart rangées ; elles constituaient son musée intérieur. Joie de rassembler et de jouir d'une cohérence dépassant l'individu : il a fait œuvre de ces œuvres en un temps où l'Art Construit n'était ni à la mode ni un bon placement. Il y a été poussé par des rencontres et par ce qui l'appelait.

Ce qui étonne quand on écoute l'homme parler de sa démarche, c'est la part déterminante de la surprise et de l'émotion dans ses choix : celle du désir qui court-circuite les calculs, les théories, les arrière-pensées et laisse champ libre au discernement.

En cela, le cheminement du collectionneur rejoint celui des artistes qu'il nous montre.